

Pour une approche interculturelle de la littérature camerounaise
Réflexions à partir de *Nouvelles du Cameroun* de Patrice
Nganang et alii.

Yaya MOUNTAPMBEME PEMINJOYA
ENS-Université de Maroua

Résumé

Jusqu'ici la critique et même l'enseignement de la littérature camerounaise ont privilégié une lecture dichotomique qui assume l'héritage colonial de la division du Cameroun en deux grandes aires linguistiques. Cette approche au fil du temps a installé une profonde barrière dans le champ littéraire camerounais entre les productions en français et celle en anglais au point où il existe pratiquement deux univers littéraires étanches qui disent et projettent le Cameroun sans se rencontrer, ni se croiser. S'appuyant sur le postulat que la langue coloniale ne peut être un critère absolu de la définition des littératures africaines – et partant camerounaises, on est autorisé à questionner les éléments définitionnels qui fondent et légitiment l'érection d'une littérature véritablement nationale et postcoloniale. C'est en cela qu'une approche interculturelle peut servir à la construction d'une conscience littéraire nationale transcendant les contingences antagoniques de l'histoire. En suivant cette démarche, l'objectif de cette réflexion est d'explorer les voies de l'émergence, dans le contexte camerounais à partir d'un recueil de nouvelles publié en 2011 et regroupant un collectif d'auteurs brisant la barrière linguistique, d'une littérature décloisonnée, déshéritée et médiatrice capable d'assumer sa modernité.

Mots-clés

Littérature, Cameroun, interculturalité, réception, modernité.

Summary

So far the criticism and even the teaching of Cameroonian literature have favored a dichotomous reading which assumes the colonial legacy of the division of Cameroon into two great linguistic areas. This approach over time has placed a deep barrier in the Cameroonian literary field between French and English productions to the point where there are practically two tight literary universes that say and project Cameroon without meeting or intersecting. Based on the assumption that the colonial language can not be an absolute criterion of the definition of African literatures - and hence Cameroonian - one is allowed to question the definitional elements that

found and legitimize the erection of a truly national literature and post-colonial. It is in this respect that an intercultural approach can be used to build a national literary consciousness transcending the antagonistic contingencies of history. Following this approach, the objective of this reflection is to explore the paths of emergence, in the Cameroonian context from a collection of short stories published in 2011 and bringing together a group of authors breaking the language barrier, d an open, disinherited and mediating literature capable of assuming its modernity.

Keywords

Literature, Cameroon, interculturalism, reception, modernity.

Introduction

L'année 2017 a été marquée par la distinction de deux Camerounais sur la scène littéraire internationale : l'un, Blick Bassy écrivant en français, par le Grand prix littéraire d'Afrique Noire pour son premier roman *Le Moabi cinéma* (Gallimard, 2016) et l'autre, Imbolo Mbue, écrivant en anglais, par le prix PEN/Faulkner Fiction Award pour son roman *Behold the Dreamers* (le tout premier également, publié aux Éditions Belfond pour la traduction française). Alors que la parution du roman d'Imbolo Mbue a été un événement médiatique planétaire du fait du contrat de près d'un million de dollars US signé avec l'éditeur de cette œuvre, tout ce ramdam n'a pas connu la même ferveur au plan national. Pas de une au journal radiophonique de 13h, une laconique recension dans *Cameroon Tribune*, pas d'évocation lors de la journée du Commonwealth, et encore moins lors du Salon du livre de Paris, bref pratiquement un non-événement loin de la réception qu'a connue le roman de Blick Bassy. Ces faits, pas si anecdotiques que cela pourrait paraître dans l'esprit de certains, sont révélateurs de la fracture qui se perpétue dans l'approche de la littérature camerounaise tant du point de vue de sa création, de sa réception que de sa transmission. Cet état de choses amène à questionner les fondements identitaires de cette littérature qui s'écrit systématiquement au moins en trois langues. Ainsi en réaffirmant le postulat que les langues coloniales ne peuvent pas servir de critères définitionnels et distinctifs à la littérature camerounaise, cette réflexion explore les perspectives plus aptes à refléter la « camerounité » des productions littéraires à partir d'un corpus qui transcende les barrières linguistiques pour s'ériger en littérature véritablement nationale. Dans cette perspective, notre lecture devra privilégier et mettre en avant l'interconnexion, l'interdépendance, l'imbrication, la communication qui existent entre les écrivains camerounais. Cette démarche qui fait la part belle à *l'inter* semble la plus adéquate à rendre compte de tout le potentiel artistique, culturel et imaginaire de notre

pays. Dans ce sens, en faisant cohabiter quelques écrivains issus des grandes aires linguistiques du Cameroun, les éditions Magellan & Cie en collaboration avec Ifrikiya et Courrier international ont offert à la critique, la possibilité d'assurer la médiation entre les six nouvelles dont les auteurs sont respectivement Patrice Nganang, Gertrude Obinong, François Nkémé, Édouard Elvis Bvouma, Peter Vakunta et Dipita Kwa. Ce recueil propose une matière littéraire inouïe par la réunion des textes en français (cela aurait aussi pu être en anglais) pour remettre en question l'approche franco-centrée de la littérature camerounaise. En m'appuyant sur ce corpus, je voudrais, à travers une lecture interculturelle, privilégier les processus et les interactions qui unissent les différents textes, par-delà les clivages linguistiques, autour du patrimoine culturel national. En exploitant les catégories péritextuelles, narratives et thématiques, nous mettrons tour à tour en exergue les balises de l'unité nationale, les voies de convergence esthétiques et la poét(h)ique du divers sur laquelle débouche notre démarche. Ce travail, loin d'être iconoclaste, s'inscrit de manière singulière à la suite de ceux dirigés par Marcellin Vounda, (2004), Pabé Mongo, (2005), et Alice D. Tang et Marie Rose Abomo-Maurin (2011).

I. Les déterminants contextuels de «l'unité de la littérature» camerounaise

La pratique interculturelle relève des perspectives de la médiation. Elle consiste, à partir des spécificités endogènes, à tracer les lignes d'horizon d'un entre-deux commun et partagé. Comme le souligne Bertrand Westphal (2016 : 247), «l'interculturalité échappe aux bornes, aux repères stables et aux cadres tracés d'avance. Elle jaillit spontanément». Dans le contexte camerounais, elle vient favoriser la construction d'une identité plurielle et relationnelle, ouverte aux racines multiples et l'émergence d'une culture véritablement nationale. En effet, il est juste incongru de penser notre totale émancipation en occultant la réflexion sur les liens d'asservissement issus de l'action des politiques impérialistes sur notre imaginaire. Dans la logique de déconstruction en œuvre dans les études postcoloniales, cette partie de ma réflexion explore les prolégomènes d'une approche interculturelle à partir de l'examen des seuils des *Nouvelles du Cameroun*.

I. 1. Par-delà la barrière linguistique : les seuils de l'unité

Une approche paratextuelle offre l'avantage au lecteur de goûter, avant le plaisir du corps du texte, celui que procure la sensation excitante des entrées. Comme en gastronomie, les entrées donnent une idée précise du menu principal. Pourtant les entrées en littérature ne font pas toujours l'unanimité dans leur réception et dans leur consommation. Elles sont nombreuses, variées, porteuses de significations parfois contradictoires. Toutefois, elles

offrent des clés, des indices pour saisir par anticipation la quintessence de l'œuvre. Selon qu'elles sont rattachées directement au livre, c'est-à-dire inscrit sur la matérialité du texte, ou selon qu'elles tournent plutôt autour du livre, et de ce fait apportent des éléments de significations supplémentaires au discours de l'œuvre littéraire, elles portent respectivement selon Gérard Genette les noms de péritexte et d'épitéxte. Notre réflexion focalise l'analyse sur le décryptage des éléments péritextuels afin de mettre en lumière l'approche non distincte, non partisane des lettres camerounaises. Cette catégorie paratextuelle englobe toutes les inscriptions qui fonctionnent comme des appendices au texte principal de l'œuvre en renseignant sur sa signification. En d'autres termes, l'indication éditoriale, le nom de l'auteur, le titre, les prières d'insérer, les dédicaces, les intertitres et l'instance préfacielle sont quelques éléments péritextuels dont l'exploitation dans la lecture des *Nouvelles du Cameroun* débouche sur tout un horizon de la littérature camerounaise.

D'emblée, le titre du corpus inscrit le lecteur au cœur des lettres camerounaises. Dans une perspective translinguistique, à moins qu'on se focalise sur la graphie en français, le titre n'indique pas expressément qu'il s'agit des nouvelles camerounaises d'expression française ou anglaise. L'attention porte davantage sur l'actualité supposée être celle du Cameroun. Autrement dit, à travers le titre de ce recueil, la question primordiale qui vient à l'esprit du lecteur n'est pas d'abord linguistique, mais socioculturelle. Ainsi, il voudrait d'abord savoir en quoi ces nouvelles reflètent-elles l'identité culturelle du Cameroun ? En effet, on peut lire implicitement la prétention qu'a le corpus de rendre compte dans sa globalité, des événements et des faits qui se passent au Cameroun. Mais le titre revêt également un aspect distinctif ce d'autant plus que l'œuvre, publiée à Paris, se veut porteuse d'une singularité. Il offre au lecteur parisien et à ceux du monde entier des *nouvelles* qui viennent du Cameroun. Ainsi, ce recueil pourrait être lu et analysé comme une marque déposée de la réalité, du paysage et de l'imaginaire spécifiquement camerounais. Dans ce sens, il convient de se reporter au péritexte éditorial pour être conforté dans cette hypothèse. L'on note d'entrée de jeu que le recueil est publié dans la collection « Miniature » qui évoque fort bien le nom périphrastique du Cameroun reconnu comme « Afrique en miniature ». Cette qualité est également soulignée par Pierre Astier dans l'avant-propos qui introduit ce recueil. Il note que « par ses paysages, par son histoire, par sa culture, on dit du Cameroun qu'il est une « Afrique en miniature » ou une « Petite Afrique » [...]. Il convenait alors que, pour sortir d'une vision strictement francophone ou franco-centriste, ce nouveau titre de la collection « Miniatures » reflète cette diversité. » [Pierre Astier, 2011 : 8]. L'avant-propos soutient clairement une vision holiste de la littérature camerounaise avec le souci de rompre avec une conception partielle et partisane basée sur la dichotomie linguistique. Cette orientation

vient répondre d'une certaine manière au problème de nationalité littéraire du Cameroun que pose avec acuité Charly Gabriel Mbock²⁰⁶ dans un article au titre fort provocateur paru dans l'ouvrage publié sous la direction de Marcellin Vounda (2004). Toutefois, le fait que le titre du corpus, l'avant-propos, la quatrième de couverture ne laissent percevoir aucune barrière entre les productions littéraires au Cameroun ne signifie pas que nous nous inscrivons dans une logique homogénéisante qui fait tomber les spécificités linguistiques de la littérature camerounaise. D'ailleurs, cela serait contraire à la perspective dialogale que nous voulons établir entre ces productions.

Comme on peut le lire cette fois-ci à travers les noms des auteurs sur la page de couverture, au moins deux composantes anthroponymiques partagent le paysage littéraire camerounais : d'une part les prénoms qui portent les traces du double héritage colonial (Patrice, Gertrude, François, Peter, Édouard Elvis) et d'autre part les noms qui traduisent la pluralité ethnoculturelle de la société camerounaise (Nganang, Obinong, Nkémé, Vakunta, Dipita Kwa, Bvouma). L'analyse de ces éléments anthroponymiques montre qu'il est difficile d'établir clairement et sans ambiguïté l'appartenance de ces auteurs à une aire linguistique héritée de la colonisation. Même si on relève que les prénoms (Peter, Elvis) sont d'origine anglaise alors que (Patrice, François, Gertrude, Édouard) sont français, et les patronymes typiquement bantu, il n'en demeure pas moins que l'interprétation de ces occurrences épouse les contours de la visée relationnelle dans la construction littéraire camerounaise. Comme signes avant-coureurs, ils permettent d'anticiper sur les critères d'érection d'un horizon de lecture véritablement patrimonial. En effet, l'examen des indices péritextuels des *Nouvelles du Cameroun* commande une refondation des perspectives critiques de la littérature camerounaise en partant même de son histoire.

I.2. Réécrire l'histoire...de la littérature camerounaise : l'option anthologique

L'idée de la modernité héritée de la tradition baudelairienne commande au dépassement des apories liées à la réception de l'art dans toute société. Dans ce sens, au-delà de la distinction passé/présent qui donne souvent au concept de moderne le sens de l'actualité, de la mode, la modernité au sens esthétique renvoie à ce qui fait qu'une œuvre devient « classique », c'est-à-dire jouisse d'une « beauté éternelle, d'une valeur qui échappe au temps » [Jauss 1977 : 178]. Appliqué à la littérature camerounaise, il s'agit d'explorer des pistes qui feraient que des œuvres produites sous cette appellation aient une valeur normative en assumant pleinement leur identité

²⁰⁶Charly Gabriel Mbock, « Existe-t-il une littérature camerounaise ? », in Marcellin Vounda Etoa (eds.). 2004. *La littérature camerounaise depuis l'époque coloniale. Figures, esthétiques et thématiques*, Yaoundé, Presses Universitaires de Yaoundé.

nationale. Car comment comprendre que la dichotomie linguistique n'existe qu'en littératures, comme si les langues héritées de la colonisation participaient fondamentalement au processus de subjectivation de l'être camerounais. Dans ce cas, on aurait de façon systématique cette division bilingue dans les autres champs disciplinaires au Cameroun. Or le corpus étudié prouve qu'une fois la barrière de la langue transcendée, les écrivains camerounais cohabitent en parfaite symbiose dans la république des lettres camerounaises et se trouvent même autour de certaines configurations esthétiques, thématiques et idéologiques. Mais avant d'en arriver, il convient de montrer en quoi l'option anthologique sous la forme de laquelle sont publiées les *Nouvelles du Cameroun* favorise les retrouvailles entre les différents fils et filles du Cameroun. En d'autres termes, il s'agit de mettre en lumière, dans le but d'encourager la perspective, quelques fonctions essentielles de l'anthologie dans le contexte de l'érection et de la patrimonialisation de la littérature camerounaise. Car plus que jamais, s'affirme la nécessité de décroquer les imaginaires véhiculés non seulement par le biais de la bibliothèque coloniale, mais également par les relents ethnocentristes et régionalistes qui fondent plusieurs revendications identitaires au plan national.

D'emblée, on relève que la première dimension de notre corpus participe d'une nouvelle écriture de la littérature camerounaise et surtout de sa construction identitaire. En faisant fi de la barrière linguistique dans le choix des auteurs, cette anthologie marque d'une empreinte indélébile le processus de construction de l'identité d'une production et d'une réception qui se veulent translinguistiques. Dès lors, le choix de donner à lire en français les nouvelles du Cameroun élargit les horizons des auteurs camerounais dont la langue d'écriture est, dans notre cas, l'anglais. Sous la forme anthologique, le recueil concourt, non pas à leur francophonisation, mais plutôt au renforcement de l'identité nationale en ce sens qu'elle s'inscrit dans une démarche de partage, d'échange et d'accueil de l'autre. En d'autres termes, la présentation, ici faite, ne distingue plus l'identité linguistique des auteurs, mais montre plutôt que cette identité est moins pertinente dans l'idée qu'on doit avoir de la littérature camerounaise. Les plumes de Nganang, Nkémé, Vakunta, d'Obinong, de Kwa... sont mises en relation pour dire et questionner le vivre ensemble de leur terroir et surtout augurer d'une nouvelle historiographie des lettres du Cameroun si l'on s'en tient aux propos de l'un des personnages de Patrice Nganang cité par Pierre Astier dans l'avant-propos qu'il donne au corpus :

Nous n'avons même pas encore commencé notre propre guerre, mon fils, comment pouvons-nous déjà être défaits ? Regarde une carte de notre continent, avait-il dit en l'entraînant vers une grande carte. Les seuls noms que tu y trouves, tu les as

également en Europe. Regarde, tu as le Soudan français, le Congo belge, le Cameroun allemand, ou les Cameroun français et anglais, comme ils disent aujourd'hui, le Mozambique portugais. Vois, même une petite guinée espagnole ! La seule chose qui manque encore, c'est une Nubie suisse ! Et nous dans tout cela, nous les Africains ? Crois-tu que nous avons cessé d'exister pour autant ? Tu vois, l'erreur des coloniaux c'est toujours de se représenter l'Afrique sans les Africains [...]. Ne commets pas la même erreur, car il viendra le jour où nous Africains allons réinventer notre continent ! ». [Patrice Nganang cité par Pierre Astier, *op.cit.* p.7].

Mais dans le contexte du Cameroun, si l'héritage colonial linguistique est assumé, on tarde encore à dépasser les apories qui naissent de ce bilinguisme officiel et qui sont parfois source de distance et de friction identitaire. En tout état de cause, la forme anthologique permet justement de faire émerger les prémisses d'une littérature véritablement nationale. Dans ce cadre, on peut souscrire au rappel de Pascale Casanova (1999) qui établit un lien essentiel entre la littérature et l'émergence du sentiment national. Si ce sentiment se cristallise à partir de la formation des « langues vulgaires » qui deviennent des « langues communes » en Occident, il n'en sera pas de même pour le Cameroun : il sera plutôt translinguistique. À cet effet, le corpus analysé permet d'esquisser une nouvelle norme de lecture de la littérature camerounaise.

À cet effet, outre la construction identitaire, la forme anthologique de ce recueil de nouvelles a également une valeur normative. Faire cohabiter dans un même recueil les auteurs aux traditions littéraires quelque peu « différentes » ne participe pas seulement à formaliser une nouvelle identité à la littérature camerounaise, cela donne accès à une autre manière de la définir dans la mesure où l'anthologie est un mode privilégié d'établissement des canons littéraires. Ce que confirme Gallerani (2013 : 98) lorsqu'il affirme que :

L'agrégation des différents auteurs dans un seul corpus bien défini a été toujours une des méthodes classiques utilisées par la critique pour élaborer un répertoire littéraire, que ce soit pour le transmettre à la postérité, ou pour l'approfondir en tant que nouveauté contemporaine.

À partir de la forme de l'œuvre, on peut alors relever l'aspect novateur de cette présentation sur le plan éditorial. Cette façon de procéder ouvre une brèche dans la muraille qui sépare les logiques de publication des œuvres de fiction appartenant au champ littéraire camerounais. Car à bien observer, tous les autres domaines artistiques ont su transcender le diktat du refuge de

la langue pour donner libre cours à une création qui se décline autrement que par la langue. En plus, l'anthologie *Nouvelles du Cameroun* montre que la littérature camerounaise devrait revêtir au moins deux formes linguistiques cardinales tout en évitant le confinement compte tenu de l'identité bilingue du public camerounais. Par le biais de la traduction systématique, elle devrait être disponible et lue soit en anglais soit en français indépendamment de la langue d'écriture de l'auteur. Cela participerait, sous le label national, d'une harmonieuse rencontre et d'une homogénéisation des lettres camerounaises. En regroupant les œuvres ayant un lien avéré avec le Cameroun, cette option éditoriale montre non seulement la diversité des identités camerounaises, mais les inscrit également dans une tradition littéraire locale. Car au demeurant, tous les auteurs regroupés ici, qu'ils soient mineurs ou consacrés, révèlent chacun un pan de l'imaginaire de l'Afrique en miniature qu'est le Cameroun. Fort de ce propos, on peut bien admettre que leur regroupement dans cette anthologie est légitime à fonder un nouvel ordre littéraire qui participe, sans faire table rase des historiographies antérieures, à la marche vers la reconstitution de l'unité nationale. Épousant cette logique, elle se présente dès lors comme un manifeste d'avant-garde qui montre la facticité et les limites du critère linguistique colonial dans la distinction de la littérature camerounaise comme en témoignent les pratiques littéraires de ces auteurs et l'ancrage territorial de leurs textes.

II. Du périphrase au texte : pour un éloge de la relation

L'examen des seuils a permis de montrer les insuffisances du critère linguistique dans la critique de la littérature camerounaise. Mais il a surtout révélé la nécessité d'explorer d'autres paradigmes épistémologiques susceptibles de rendre compte du caractère dialogique de notre littérature. Dans cette lancée, cette partie veut continuer la lecture du corpus en mettant un point d'honneur sur la convergence des pratiques littéraires, l'ancrage de ces nouvelles dans la géographie nationale. En mettant en lumière ces critères qui fondent la « nationalité » camerounaise des textes, notre intention est d'aboutir à l'érection d'un humanisme du divers authentiquement camerounais.

II.1. Les pratiques littéraires convergentes

En lisant les *Nouvelles du Cameroun* du point de vue des lois qui régissent la nouvelle en tant que genre littéraire, nous relevons une expérience esthétique similaire des auteurs à l'endroit du genre pratiqué. En un mot, il n'existe véritablement pas de différence fondamentale entre les textes des auteurs d'expression française et ceux qui écrivent en anglais. C'est dire que l'expérience esthétique telle qu'on observe ici ne s'inscrit pas automatiquement dans une tradition littéraire donnée. Dans ce cas, la

conscience qu'ont les auteurs de la nouvelle ne laisse pas deviner l'appartenance à un champ littéraire français ou anglais. Dès lors, nous remarquons qu'indépendamment de leur langue d'écriture, les auteurs du corpus pratiquent une esthétique du genre en droite ligne de l'héritage littéraire colonial

Des traits esthétiques qui fondent la nouvelle, celui de la brièveté qui structure toutes les nouvelles composantes de ce recueil. Qu'il s'agisse de « Trajet », de « La Tragédie du chef », d'« Un mariage de convenance » ou de « Le fugitif », toutes ces nouvelles sont présentées à travers une narration qui laisse peu de place à la digression, à la description : l'entame est frontale et la chute aussi brutale qu'inattendue. Tout semble se dérouler dans un univers régi par la condensation temporelle²⁰⁷. À titre d'illustration, la nouvelle « La tragédie du chef » de François Nkémé déroule les mésaventures d'un jeune chef réformateur victime des forces réactionnaires de son village. À Abanga, théâtre du récit, le temps semble suspendu pour laisser libre cours au narrateur de conduire le lecteur dans les méandres des événements qui meublent la vie de ce village perdu au plus profond de la forêt équatoriale. La rapidité avec laquelle l'histoire est racontée ne donne pas l'impression que les faits qui débouchent à la dégustation mystique du chef du village se déroulent pendant plus de 25 ans. La même fluidité au niveau du déroulement et de l'enchaînement des faits est aussi notée dans la nouvelle « Un mariage de convenance » de Peter Vakunta. Ici, le nouvelliste raconte le destin tragique d'un jeune diplômé qui a fait ses études en langue anglaise, mais qui n'a pas pu s'insérer dans la fonction publique, principal débouché pour les personnes de sa catégorie dans ce pays nommé Ongola. De la cérémonie de graduation à son suicide, le lecteur s'attend *à priori* à un prolongement du récit dans le temps. Or il n'en est rien puisque l'exigence de la brièveté, la narration monodique et l'unité d'action, caractéristiques de ce genre littéraire, que l'on relève dans la nouvelle de Nkémé structurent également et au même titre le récit de Vakunta et d'une manière générale toutes les autres nouvelles du recueil. Il n'y a donc pas à proprement parler une conscience générique spécifique aux auteurs de cette anthologie selon qu'ils écrivent prioritairement en français ou en anglais. Cela signifie qu'on peut discuter du point de vue générique des critères qui participeraient à la distinction essentialiste entre les productions littéraires en français et en anglais par les auteurs camerounais.

Dans cette perspective de décloisonnement des pratiques littéraires, il est permis de relever un autre critère qui consiste à interroger le dessein qui encadre la pratique de la nouvelle. En effet, à la différence des autres genres de la grande famille du récit, la nouvelle a l'ambition de vérité. En d'autres

²⁰⁷ Bien entendu, il s'agit du temps du récit que celui de l'histoire.

termes, elle donne une vision du monde présentée comme fidèle à la réalité ambiante. Tous les récits présentés dans ce recueil revêtent cette dimension. Ils plongent le lecteur dans les réalités socio-anthropologique, politique pour en révéler la profondeur, la persévérance ou les résurgences des phénomènes mis en lumière. Ainsi, il y va du texte de François Nkémé qui immerge le lecteur au cœur des conflits entre l'élan de la modernité et l'ancrage résolu de la tradition dans la société camerounaise. Abanga n'est ici que la face visible de tous les coins et recoins du Cameroun où les mœurs d'antan continuent à dicter leurs lois au détriment de nouvelles manières d'être au monde avec les exigences contemporaines. Résistants ou réactionnaires, les comportements des populations d'Abanga reflètent bien ceux des Camerounais dont l'imaginaire tiraillé par les multiples traditions culturelles tarde à trouver véritablement la voie de son émancipation. Cette dimension testimoniale de la réalité locale est aussi perceptible chez Vakunta qui, à travers l'aventure tragique de Tewuh, pose le problème de l'insertion des Camerounais dont la langue quotidienne d'expression est l'anglais. Et au-delà du questionnement sur la prise en compte de la minorité linguistique, on peut s'autoriser à y lire la problématique de l'intégration nationale au Cameroun. Les nouvelles de Nganang, Obinong, Dipita Nkwa et Bvouma quant à elles inscrivent leurs sujets dans une perspective plus sociétale pour mettre en évidence la pauvreté, la corruption, la mauvaise gouvernance, le clientélisme, la maltraitance des enfants, à partir des expériences subjectives de leurs personnages. L'ensemble de ces textes se préoccupe donc et avant tout de dire le Cameroun tel qu'il est, mais aussi tel qu'il devrait être. Loin des trajectoires irréconciliables, la confrontation des nouvelles étudiées relève que la fonction réaliste mise en jeu ici, inscrit l'ensemble de ces textes dans un réseau de relations intertextuelles. C'est pourquoi on note par ailleurs à la suite d'une pratique du genre, commune, d'autres points d'analyse qui favorisent dans la perspective interculturelle, l'érection d'une identité propre (aux niveaux de la production et de la réception) de la littérature camerounaise.

II.2. L'inscription dans la diversité nationale

En m'appuyant sur quelques caractéristiques esthétiques, nous venons de montrer que les nouvelles qui constituent le corpus forment un objet littéraire particulier et authentique qui se distingue par la similarité des poétiques mises en œuvre dans chaque texte. Au-delà de ces traits de convergence, ces nouvelles affirment leur ancrage dans la diversité géographique, anthropologique, sociolinguistique et historique du Cameroun.

Dès le péritexte du recueil, l'ancrage géographique est perceptible et semble déterminant à l'intention éditoriale qui commande le rapprochement de ces textes. En effet, l'éditeur fait relever, à la quatrième page de couverture,

qu' « alors que la mondialisation des échanges progresse, que le monde devient un pour tous, des mondes-*miniatures* s'imposent, des pays et des régions entières affirment leur identité, revendiquent leur histoire ou leur langue, réinvestissent pleinement leur espace ». Systématiquement, toutes les nouvelles inscrivent leur *topo* dans l'espace camerounais. Une approche géocritique permet de lire les différentes configurations de l'espace camerounais sous la plume de ces nouvellistes. En croisant leurs regards, on note que Yaoundé, la capitale politique de notre pays polarise l'attention des auteurs en permettant de voir les différents visages à travers lesquels cette ville se dévoile au lecteur. Chez Vakunta, elle représente l'enfer pour les Camerounais qui ne s'expriment pas en français, chez Bvouma, elle est synonyme de la tyrannie politique, alors qu'Obinong la peint sous les angles de la ville où la corruption et le cynisme font loi à tous les niveaux du corps social. À partir de la persistance oppositionnelle entre la campagne et la ville, Nkémé montre que Yaoundé forme, mais surtout déforme les esprits et les comportements des individus. Elle impose des manières d'être qui s'éloignent des attentes des citoyens habitant l'arrière-pays. Mais par le comportement du Chef Ntonga, Yaoundé prend les couleurs de la ville orgueilleuse et prétentieuse. Toutes ces images prouvent à suffisance que la capitale du Cameroun ne jouit pas d'une bonne aura auprès des personnages qui structurent ces textes, mais davantage cette cristallisation des représentations néfastes de la « ville aux sept collines » semble traduire les aspirations au changement qu'éprouvent les auteurs de ce corpus. Autrement dit, il s'agit d'un appel à plus d'intégration des différentes composantes ethniques, linguistiques, sociologiques, religieuses dans la gestion du pouvoir central, à une rupture de la digue discriminatoire qui divise le monde de la capitale entre ceux dont les enfants meurent de fièvre paludique, faute d'aspirine et ceux qui tiennent les rênes du pouvoir. La peinture de ces auteurs s'ancre donc dans la tradition de la nouvelle camerounaise qui a fait le choix de prendre fait et cause pour les bimanés. En dehors de cette dimension spatiale, le visage du Cameroun se lit aussi à travers la diversité linguistique qui traverse l'ensemble des textes du corpus.

Nous voulons mettre l'accent ici non pas sur l'usage du français par les auteurs. Cette orientation fausserait notre démarche dans la mesure il faudra effectuer la même étude sur la langue anglaise des auteurs camerounais qui écrivent prioritairement dans cette langue. Nous voulons surtout montrer que le corpus regorge des spécificités linguistiques propres au Cameroun. Et dans ce sens, cela peut ouvrir une perspective de rapprochement entre les différentes aires culturelles qui cohabitent dans l'espace national. Cette perspective concourt également à la construction d'une identité linguistique unique à notre pays. De manière précise, l'usage des parlers typiquement camerounais dans notre corpus souligne les limites des langues européennes dans l'expression des vécus quotidiens. Qu'ils écrivent en français ou en

anglais, ces auteurs éprouvent à un moment un fort sentiment d'étrangeté vis-à-vis de la langue coloniale. Tout porte à croire qu'elle n'est pas socialement ancrée dans le subconscient des auteurs au point où elle est suppléée par le camfranglais et le pidgin english. Dans « les rêveries du bûcheron solitaire », Nganang fait dire à Hebga, le personnage principal, répondant à une question de sa maman qu'il « vit avec une wolowoss » et plus loin le personnage confirme son propos « maman, je vis avec une mammy nyanga ». Ces occurrences sociolinguistiques sont également présentes dans « le trajet » d'Obinong. Dans cette nouvelle, c'est le taximan qui emploie ce langage pour se moquer des policiers rebaptisés dans le texte en « Mazembés » dans la phrase : « les mazembès là se croient plus malins que tout le monde, je l'ai eu. Je lui ai donné cinquante francs... [...]. Awara, I don chop you today, I macha you » [pp.38-39]. Dans l'expression de ce personnage (du taximan) se condense toute la richesse linguistique du Cameroun. Toutes les langues véhiculaires sont représentées : le français, l'anglais, le pidgin, le camfranglais et le fulfudé et prouvent qu'elles peuvent bien cohabiter en parfaite harmonie. Cette attitude de décentrement est au cœur du projet interculturel et montre qu'à travers l'inscription systématique de plusieurs codes linguistiques dans leurs textes respectifs, les auteurs sont habités par une conscience linguistique postcoloniale : celle de la rupture avec l'usage transparent et sans référence endogène de la langue héritée. On relève dès lors que leur rapport à ces langues occidentales est marqué par une impureté revendiquée, par la soif d'indigénisation dont ils font preuve. Cela montre aussi par ailleurs, que tributaires de cette appropriation, le français et l'anglais restent pour les écrivains camerounais, la langue de l'autre, des langues d'emprunt puisqu'à un moment donné. Elles deviennent inefficaces pour traduire des réalités socio-anthropologiques.

En partant du principe que l'œuvre littéraire se lit et s'affirme comme une production culturelle anthropologiquement marquée, il est autorisé de relever dans les entrelacs du corpus, les faits culturels qui dénotent d'une inscription de ces textes dans le patrimoine multiculturel du Cameroun. En effet, le corpus donne à lire un répertoire varié des manières d'être, de voir, de faire, des us et coutumes propres aux Camerounais. Qu'il s'agisse des rites de sacralisation, des cultes funéraires, des habitudes gastronomiques, ces nouvelles se présentent comme un tableau panoramique de la socio et de l'ethno culture camerounaises. Elles traduisent à leur façon une vision communautaire et nationale, loin de tout relent communautariste, à partir de cet ensemble de viviers qui agrémentent le « vivre-ensemble » typiquement local.

Dans cette perspective, malgré l'intention clairement affichée de Peter Vakunta de dénoncer l'unité nationale, son texte regorge paradoxalement plus que tous les autres, une pluralité d'ethnostylèmes caractéristiques des

différentes aires culturelles du Cameroun. C'est au rythme du Makossa, et du Mangambeuh que Tewuh, le héros du « Mariage de convenance », célèbre l'obtention de son diplôme de « *Bachelor of Science* à l'Université de Ngoa ». Dans cette lancée festive, la nomenclature des alcools brassés grâce aux savoirs endogènes est également mise à contribution pour donner à la fête toute sa coloration locale. Le narrateur souligne la présence des boissons camerounaises suivantes : « Il y avait de l'alcool à foison : *majunga, jobajo, odontol, matango, nkang, kwacha, mbu, fofo...* ». [Vakunta, p. 83]. Et on remarque à dessein que ces variétés de breuvage sont bien des spécificités locales comme le souligne fort à propos le métatexte éditorial. Cette mise en fiction du patrimoine culturel national peut témoigner ainsi du souci de médiation qui sous-tend la dimension testimoniale du corpus étudié. Car l'on note que ces breuvages ne se brassent pas et ne se consomment pas seulement dans une seule région du Cameroun, mais traversent toutes les frontières ethniques et socioculturelles pour devenir des marques déposées d'une intégration euphorique des items culturels de notre pays. Dans la même lancée, on peut également souligner que l'art culinaire participe lui aussi de cette entreprise de découverte de soi et de l'autre, du partage et de la rencontre avec l'altérité endogène. La nouvelle de Peter Vakunta sert une de fois de tremplin au lecteur qui relève que « la mère de Tewuh, aidée d'autres femmes de la famille, avait préparé des montagnes de nourriture délicieuse : soupe de fufu et *njama-njama, koki*, bananes plantains crues, *ero* et *fufu*, igname de calabar, *kwa-coco*, et soupe d'*egusi*. » [Vakunta, idem]. Quel Camerounais peut ignorer la saveur de ces mets ? Bien qu'originaires de la région occidentale du pays, ils passent aux côtés des autres mets pour des plats nationaux servis à toutes les tables du triangle national. Ces aspects anthropologiques du corpus constituent sans doute l'une des manifestations les plus palpables de son inscription dans le réel camerounais. Ancrage qui participe à la transmission, à la perpétuation, à la pérennisation et la fixation de ces socles culturels dans la mémoire collective. Ainsi, l'approche interculturelle permet donc de faire émerger au creux des textes, les savoirs, les conceptions, les visions du monde ainsi que les symboles et les mythes du groupe d'appartenance culturelle. En un mot, elle fonde une saisie de soi et une poét(h)ique de l'autre.

II.3. Pour une poét(h)ique de l'altérité

La dynamique interculturelle commande une décentration dans le processus de subjectivation de soi. Qu'il soit auteur, narrateur ou lecteur, le sujet, en fonction de son rapport à l'œuvre littéraire doit être capable de mettre en orbite l'horizon de l'altérité que sous-entend toute entreprise de création littéraire. Dans une perspective critique, il nous revient de montrer le caractère résolument dialogique des textes de Nganang et des autres auteurs du corpus. Ceci dans le sens où leurs plumes, respectivement, interrogent,

non seulement des manières d'être et de vivre spécifiques, mais confrontent ces déploiements du sujet dans un environnement multiculturel et concurrentiel. Une lecture synoptique laisse voir deux orientations thématiques majeures de l'appréhension de l'altérité. D'une part, ces auteurs font le choix délibéré du parti pris des minorités et s'inscrivent *de facto* dans la tradition des nouvellistes camerounais tels que Francis Bebey, Séverin Cecile Abega, Kuitche Fonkou qui épousent, à travers leurs écrits, la cause des « bimanés ». D'autre part, leurs textes participent à la construction d'un humanisme de la différence à partir de la spécificité multiculturelle du Cameroun.

Ainsi, le texte de Nkémé montre la rencontre entre deux visions du monde qui s'affrontent pour la gestion du village d'Abanga. D'un côté, le nouveau chef, plénipotentiaire de la modernité héritée de la colonisation, et de l'autre côté, ses sujets, gardiens et conservateurs invétérés de la tradition ancestrale. Dans cette nouvelle qui relate justement « la tragédie du chef », Ntonga fils, le nouveau chef du village est victime de ses méthodes de gouvernance acquises grâce à son instruction à l'école « du Blanc ». Sa manière d'être, de penser, de vivre tranche radicalement avec les habitudes des habitants de son village au point où ceux-ci en gardent des traces indélébiles :

Les villageois d'Abanga se souviennent encore de ce jeune homme au crâne tondu vêtu d'un pantalon Zorro qu'on vit revenir de la ville. Avait-il perdu sa femme ? En tout temps, seuls les veufs et veuves ont été ainsi tondus. Son pantalon lui descendait si bas au-dessous des fesses que les notables commirent un de leurs pour aller lui acheter une ceinture de toute urgence en ville.

Il n'avait plus rien de l'enfant habillé de tissu traditionnel qui était parti, sachant déjà lire et rédiger toutes les correspondances, de n'importe où qu'elles vinssent ou qu'elles partissent [...]. Quand il refusa et jugea scandaleux de reprendre les vingt femmes que feu son père lui léguait, les notables crièrent au sacrilège. [Nkémé, pp.59-60].

Ce passage montre à suffisance l'écart culturel qui existe dorénavant entre les principaux protagonistes de ce récit. Incontestablement, Ntonga fils aurait eu un sort plus envieux s'il avait tenu compte des manières d'être-soi des populations de son village. En travaillant sur la base de l'ouverture à l'autre, de l'écoute de l'autre et de la compréhension de l'autre au cœur du projet interculturel, on peut estimer une conciliation des identités qui s'affrontent autour d'un socle de référence commun.

Dès lors, économie sera faite de la mise ban, de la stigmatisation d'une catégorie de personnes pour ce qu'elles sont. Par exemple Tewuh, le personnage de Vakunta dans « un mariage de convenance » est victime de son « anglophonie ». Arrivé à Yaoundé pour chercher du travail à la Fonction publique, il rencontre, selon le narrateur, des réalités totalement différentes de celle de sa région de provenance. Dans le « territoire des *Frogs* » « à l'est du Mungo », « tout le monde parle français » comme le lui rappelle fort bien un personnage du récit : « Monsieur, je ne comprends pas votre patois là, hein ! rétorqua la jeune femme coquette sans même le regarder. ...]. Ici c'est Yaoundé, you ya. Il faut parler français. On ne parle que le français ici, dit la femme très fort, sans quitter des yeux le miroir » [Vakunta, p.99]. On peut dire que la barrière linguistique est le principal écueil qui empêche une véritable intégration nationale. Elle est très perceptible dans le déploiement des personnages de Vakunta au point où c'est leur rapport au français qui permet d'apprécier leur acceptation ou non au sein de la communauté nationale. Et l'auteur exploite la dominance de l'usage du français sur l'anglais pour montrer la marginalisation dont sont victimes les Camerounais qui s'expriment dans la langue de Shakespeare. La logique de son récit va plus loin en qualifiant d'artificielle la cohabitation des Camerounais qui ont hérité ici et là de telle ou de telle autre langue coloniale. À ce propos, par l'entremise d'un de ses personnages, il affirme avec une intime conviction que « le mariage entre francophones et anglophones en Ongola est un mariage de convenance ». [Vakunta, p.95].

Si notre démarche permet de décentrer le regard critique pour mettre en exergue les dimensions de l'altérité, elle autorise également que l'on interroge les socles sur lesquels se construisent le « vivre-ensemble ». Sur ce point, sans occulter les efforts que doit effectuer la culture dominante pour favoriser l'intégration de la culture dominée dans l'édification de l'imaginaire national, on peut tout de même objecter le destin tragique de Tewuh, personnage métonymique qui, ne pouvant « travailler dans un pays qu'il considérerait comme le sien » du fait qu'il ne parle pas français, se donne la mort. Symptôme d'un profond malaise dans le corps social, la question des identités culturelles laisse entrevoir deux attitudes qui orientent la réflexion d'un point de vue interculturel : l'une, celle de la jeune femme qui adopte le comportement de la taupe qui s'enferme dans son terrier, dans l'illusion de son monde, dans le confort de son déterminisme et l'autre celle du taximan, véritable personnage babélique, qui épouse l'attitude du caméléon pour ne pas se priver de la grande richesse des différences.

Au-delà des clichés, des stéréotypes, des préjugés, mais aussi des différences fondées sur les schèmes culturels authentiques des peuples, l'approche interculturelle travaille à l'émergence d'un humanisme du divers. Ce qui fait, de notre point de vue, la singularité du corpus étudié. Au demeurant, on a

bien montré que ce recueil de nouvelles est un condensé de la réalité camerounaise puisqu'il donne à lire en clair ou en filigrane les composantes ethniques, culturelles, linguistiques, religieuses, politiques qui font du Cameroun, une Afrique en miniature. Ainsi, le paysage imaginaire de ces auteurs semble se construire sur le dépassement des apories héritées de l'aliénation coloniale. Si l'utopie transculturelle est à construire, la littérature camerounaise peut servir de tremplin et de socle, à partir d'une approche interculturelle, à cet enjeu majeur qui fonde la modernité contemporaine.

Conclusion

Alors que le monde fait face de façon extraordinaire au télescopage des imaginaires, et que paradoxalement on assiste à la montée des « identités meurtrières » ici et ailleurs, notre entreprise a voulu suivre une autre direction loin de toutes les sirènes de la division. Nous avons pensé que l'exploration de l'entreprise imaginaire pouvait révéler les zones de contacts, les foyers de retrouvailles plus que des nœuds gordiens. Dans ce sens, en soumettant une réflexion à partir de l'approche interculturelle, nous avons voulu montrer que les langues héritées de la colonisation ne pouvaient pas servir de manière absolue à identifier et à distinguer l'être camerounais et partant toutes les activités (dont littéraires) par lesquelles il affirme son être au monde. À partir de là, nous avons investi le monde imaginaire de certains écrivains camerounais en faisant abstraction de la dichotomie linguistique officielle. Nous nous sommes appuyés, dans cette démarche, sur la traduction en français de certaines nouvelles écrites originellement en anglais. Bien évidemment la démarche éditoriale aurait pu aller dans l'autre sens, sans oblitérer l'expérience critique que nous avons proposée. De cette réflexion, il apparaît urgent que les critiques inscrivent au centre de leur travail la dimension patrimoniale de notre littérature. Pour cela, une démarche chronologique pourrait être salvatrice et favoriserait la communication entre toutes les littératures produites par des Camerounais en fonction des époques. Outre cette approche chronologique, la littérature camerounaise, indépendamment de sa langue de production, doit être lue, analysée et transmise d'abord comme un regard singulier sur la diversité culturelle du Cameroun. En approfondissant ce prisme, il pourra devenir une manière typiquement camerounaise de regarder le monde. *In fine*, la démarche interculturelle offre un terrain propice à la déconstruction des atavismes qui plombent l'érection du sentiment d'appartenance à notre communauté de destins. Elle déconstruit les particularismes meurtriers, s'écarte de l'ethnisme et de l'exotisme, et s'affirme comme une approche critique de la centration identitaire.

Bibliographie sélective

GALLERANI, Guido Mattia. 2013. « Rhétorique de l'anthologie : méthodes critiques de canonisation de la poésie italienne contemporaine », in *Storia, identità e canoni letterari*, Firenze, Firenze University Press, pp. 97-104.

GENETTE, Gérard. 1987. *Seuils*, Paris, Éditions du Seuil.

JAUSS, Hans Robert. 1978. *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard,

MONDO, Pabé. 2005. *La Nolica (La Nouvelle Littérature Camerounaise). Du maquis à la cité*, Yaoundé, Presses universitaires de Yaoundé.

NGANANG, Patrice et alii. 2011. *Nouvelles du Cameroun*, Paris, Magellan & Cie, Ifrikiya, Courrier International.

VOUNDA, Marcellin, (ed. sc.). 2004. *La littérature camerounaise depuis l'époque coloniale à nos jours. Figures, esthétiques et thématiques*, Yaoundé, Presses universitaires de Yaoundé.

WESTPHAL, Bertrand. 2016. *La Cage des méridiens. La littérature et l'art contemporain face à la globalisation*, Paris, Les Éditions de Minuit.